

LES DELEGUES DE FRANCE

Voici quelques notes biographiques au sujet de quelques-uns des délégués qui représentent les anciens combattants de France au Congrès de la Fédération Inter-Alliée des Anciens Combattants de la Grande Guerre, qui a eu lieu en notre ville samedi et dimanche dernier.

CHARLES BERTRAND

Né à Avesnes-sur-Helpe (Nord) le 26 mai 1884, Monsieur Charles Bertrand s'est spécialisé dans l'étude des questions sociales à l'égard desquelles il n'est pas seulement un théoricien mais aussi un réalisateur: Syndicats mutualités, Caisses de prêts, Secrétariats Sociaux, Oeuvre de la Maison et du Jardin, il s'adonne inlassablement à l'étude de toutes ces branches et l'activité sociale. Parti au front dès le début de la campagne comme sous-lieutenant au 4e Zouaves, il termina la guerre comme capitaine au 139e Régiment d'infanterie. Blessé 4 fois, cité à l'Ordre du Jour, Charles Bertrand fut nommé Chevalier de la Légion d'Honneur sur le champ de bataille pour l'héroïque défense de la Route de Paris, devant la Ferté-Milon, le 1er juin 1918, où son régiment arrêta la ruée allemande. Par la plume, par la parole, par une action vigoureuse et saine, Charles Bertrand s'est classé parmi ceux qui ont le plus servi la Cause des Combattants: Secrétaire Général de l'Union Nationale des Combattants, Association groupant 800,000 anciens Combattants Français, il est un des créateurs de la Fédération Interalliée des Anciens Combattants. Elu Président de la Fédération Interalliée des Anciens Combattants par le Congrès constitutif du 29 novembre 1920, Charles Bertrand obtint l'honneur de voir le Congrès du 18 décembre 1921 renouveler, à l'unanimité des voix, son mandat de président. Au cours de l'année 1921 Charles Bertrand représenta la F. I. D. A. C. à Londres (en février), à Bucarest (en septembre) à Londres et à Manchester (en octobre), à Kansas City (Congrès de l'American Legion) et au Canada (en novembre). Charles Bertrand est de ceux qui croient, ainsi que l'a déclaré Monsieur le Commandeur Mac Nider, que la F. I. D. A. C. constitue un plus solide élément pour empêcher le retour de la guerre que n'importe quel Congrès essayant de limiter les armements, que n'importe quel traité international.

Charles Bertrand déclare: "Plus la tension est grande entre les gouvernements de deux pays, alliés durent la guerre, plus l'amour de leurs combattants doit être fort: ainsi se créent des courants qui non seulement empêcheront la rupture, mais feront renaitre la confiance et l'amitié absolues qui assureront la paix."

Charles Bertrand est titulaire de la Médaille du Service Distingué (E. U.) Commandeur de l'Aigle Blanc (Serbie). Il est député de la Seine et président du Groupe des Députés Anciens Combattants.

MARCEL HERAUD

Né en 1883. Elève de l'Ecole des Sciences politiques, Avocat à la Cour d'Appel de Paris depuis 1908. Sous le bâtonnat de Labori a été nommé premier secrétaire de la Conférence des Avocats (titre porté avant lui par un grand nombre d'hommes éminents comme MM. Poincaré, Viviani, Ribot, pour ne citer que les Parlementaires les plus connus.) A plaidé dans des affaires civiles et criminelles importantes, notamment dans l'affaire Bolo, où il a défendu l'expert Porchère, qu'il a fait acquitter du chef d'intelligences avec l'ennemi. Est l'avocat en France des banques anglaises et américaines telles que la "Park Union foreign banking corporation." Elu Conseiller Municipal de Paris (quartier Saint Germain des Prés) et Conseiller Général de la Seine comme républicain démocrate aux élections de 1919, a été élu membre du Bureau du Conseil Municipal en 1919. A ce titre il a été chargé par la Municipalité de Paris de saluer au cours de son voyage aux Etats-Unis les Municipalités des villes américaines dans lesquelles il doit séjourner. Il est spécialisé dans les questions financières et dans celles de transport en commun. Président de l'Amicale de l'Aide immédiate aux blessés de la guerre; vice-président de l'Union Fédérale des Associations Françaises des Mutilés et Anciens Combattants; Vice Président du Groupe des Anciens Combattants du Palais; Secrétaire Général du Groupe des Combattants du Conseil Municipal.

M. ANDRÉ BOULARD

Né le 7 novembre 1893 à Saint André de L'Eure, appelé classe 1913 au 119e Régiment d'Infanterie à Courbevoie le 23 novembre 1913, parti avec son régiment le 2 août 1914, comme caporal au même régiment, nommé sergent le 6 septembre 1914.

1.—Blessure:—28 octobre 1914, par balle traversant la poitrine et le poumon droit, près de Berry-au-Bac. Evacué sur l'intérieur. Nommé aspirant le 24 décembre 1914. Re-parti au front en août 1915.

2.—Blessure:—25 septembre 1916, quatre éclats de grenades à la tête. Sur sa demande n'a pas été évacué. Offensive d'Artois.—Nommé sous-lieutenant le 11 octobre 1915. Nommé lieutenant en novembre 1916. Nommé commandant de compagnie à partir du 24 décembre 1916.

3.—Blessure:—Le 4 juillet 1917, Chemin des Dames, par balle traversant le bas du cou et le sommet du poumon gauche et laissant une incapacité fonctionnelle du bras gauche par lésion nerveuse.

1.—Citation:—Le 28 février 1916 cité à l'Ordre du 1er Corps d'Armée Coloniale. Blessé grièvement et revenant sur le front pour participer aux opérations de septembre 1916,

LES GRANDS OFFICIERS DE LA LEGION AMERICAINE



Au centre, le commandant national Hanford McNeil. En haut, à gauche, A. O. Lindley, de Dallas, Tex. En haut, à droite, M. Franklin d'Ober, de Philadelphie, ancien commandant national; deuxième rangée, de gauche à droite: MM. Raymond Brackett, de Massachusetts, vice-commandant national; Eben S. Putnam, ancien du Massachusetts, historien national; Edward J. Eivers, président de la Société des 40 hommes et 5 chevaux; le Reverend Blackman, chapelain national. Troisième rangée, de gauche à droite: John McCormack, de Fort Lyn, Colorado, vice-commandant national; Russell G. Crestion, aide-adjutant national; Lemuel Bolles, adjutant national; H. N. Jackson, vice-commandant national; et John G. Emery, ex vice-commandant national. Dernière rangée, de gauche à droite: MM. Robert Tyndall, Alvin Owsley, Garland W. Powell et Claude Harris, qui sont chargés de différents services de la Légion Américaine.

Pour Vous Endormir

Il n'y a décidément qu'à Paris qu'on puisse dormir. Une fois prise l'habitude des autobus et des tramways, ce qui n'est l'affaire que de quinze ou vingt ans, on y dort le mieux du monde. Car le bruit, si tapage il y a, est régulier, sourd et sans éclats, du moins ses éclats se confondent dans un roulement semblable à celui de la mer. Et on s'y endort aussi paisiblement qu'un paysan sur une charrette de foin, quand il est chargé de conduire un attelage de huit chevaux.

C'est dire qu'aucun klaxon ne saurait plus vous réveiller! Mais dans les petites villes, il est tout à fait impossible de s'endormir. A Sens, dans l'Yonne, un matin, vers six heures, j'ai failli me faire bouddhiste.

Le cardinal archevêque possède là un archiconneur qui ferait le plus terrible musicien de jazz-band qu'on puisse imaginer. J'étais arrivé tard, la nuit, et j'espérais le calme sommeil d'une nuit provinciale.

A cinq heures, l'archiconneur commença à faire fonctionner ses bourdons, ses carillons, ses systèmes et ses autres machines de demi-heure en demi-heure, avec des tintements pareils au service de la vaisselle dans douze cafés, additionnés du roulement d'une usine d'aviation en plein travail.

Je me levai à huit heures, ce qui indique un état voisin de la folie, et j'allai demander à la caissière si c'était la Saint-Glinglin ou quelque autre fête double.

—Hé! non! me dit-elle. C'est un mercredi ordinaire. C'est le jour de Paques qu'il faut venir... Je ne suis retourné à Sens ni à Paques ni à la Trinité.

Non, non, quand on fait du tourisme qu'on voyage simplement par chemin de fer, il faut bien s'arrêter quelque part, et dans les hôtels officiellement calmes des villes sourdissant tranquillement, il faut abandonner tout espoir de sommeil!

De dix heures à minuit, la fille de l'hôtelier joua Phi-Phi avec un doigt, et si on pouvait lui envoyer, par la femme de chambre, une autre partition et une paire de griffes, ce serait avec un plaisir cordial.

A deux heures du matin, un asile de pauvres d'esprit débarqua d'une voiture à échappement libre; qu'est-ce qu'ils ont pu faire jusqu'à cette heure-là? Ils traînaient des souliers à clous. Pourquoi des souliers à clous pour faire de l'automobile? Et ils buglèrent leurs recommandations pour le chocolat du lendemain matin. Ah! que ne pense-t-on à am-

Pour Vous Endormir

porter de la ciguë!... Avec un petit pourboire au cuisinier... Et à cinq heures, c'est la famille nombreuse qui doit prendre le train de 6 h. 27, le glapissant Henri, la gringotte Titine, les parents bougons, tout le raffut de l'appareil d'excurionnistes.

Puissent-ils être saisis et mis en pièces détachées par un autocar emballé; puissent-ils, en s'y appuyant distraitement, avaler leur piolet jusqu'au manche; puissent-ils déraper sur une écrevisse et choir sous la cascade; puissent-ils glisser sur un edelweiss et choquer un pic, six cents mètres plus bas, de manière à y laisser leurs vertèbres coccygiennes!

Les touristes parti, le coq chante (tu finiras poulet froid!), le puits crie (oh! avoir l'eau courante...), la servante se met à raconter des histoires... Quelle meure la bouche ouverte!

N'allez jamais, Parisiens, pour dormir, dans les villes "endormies."—Hervé Lauwick.

HISTOIRE BOLCHEVIK

Le sifflet des surveillants avait marqué le repos de la dixième heure. Les équipes, lasse mais jamais irritées, se dispersèrent en groupes morces. Depuis des mois, le long de ce chemin de fer improvisé, on déchargeait des troncs d'arbres, futures charpentes des baraquements promis par le soviet aux pauvres familles de Moscou. Quatre cents ouvriers, paysans pour la plupart, commis, bourgeois, vagabonds, recrutés sous menace de prison, empilaient les pièces de bois n'importe où, en plein vent, et les y laissaient pourrir. Mais, quoique inutile, le rude travail de déchargement continuait, par corvées quotidiennes de quatorze heures, coupées de repas misérables, après quoi les hommes de la Russie nouvelle s'en allaient dormir comme des bêtes dans les espèces de hangars qu'eux-mêmes avaient construits.

Entre les piles de bois, la mince silhouette de Kousky apparut. Il avait trouvé moyen de se faire nommer commissaire des soviets, ce petit journaliste besogneux de l'ancienne presse tsariste. Fourbe et rusé, sans cesse animé de cette singulière agitation que les Israélites russes confondent avec l'activité, il parlait d'une voix sifflante et souriait d'un mauvais sourire perpétuel. Les équipes le redoutaient car il ne reculait devant rien pour démontrer la force de son autorité.

A chaque pause, il circulait ainsi dans le chantier, parmi les travailleurs passifs qui le regardaient sans

haine, encore qu'il les maltraitât souvent pour des peccadilles. Mais ces colosses au petit front borné formaient un bétail corvéable à merci. La misère de leur condition nouvelle leur souffrait aucune révolte... Contraints à un labeur stupide et démesuré, toujours insultés, punis fréquemment de peines corporelles, ils peinaient tant que durait l'effort, mais, au coup de sifflet de la pause, ils retrouvaient instantanément leur joie enfantine à la seule idée d'une partie de cartes.

L'un d'eux, un immense moujik blond, aux yeux à fleur de tête, semblait considérer avec une attention "insultée les allées et venues de Kousky. Le délégué des soviets finit par prendre garde à ce regard persistant. Et, déjà agressif, il fonça sur l'homme:—

—Qu'est-ce que tu as donc, camarade, questionna-t-il, à me dévisager comme tu fais? —Je n'ai rien du tout, camarade! fit l'autre. —Te manque-t-il quelque chose? Aurais-tu, par hasard, une réclamation à formuler? —Le géant blond rit bêtement, secoua plusieurs fois sa grosse tête le droite à gauche et dit: —Non... seulement, va-voiste, je réfléchissais!

Cette déclaration parut si paradoxale au délégué qu'une lueur de gaieté moqueuse éclaira un instant sa face grise. Il demanda, condescendant: —A propos de quoi réfléchissais-tu, camarade? —Eh bien! voilà, répondit le moujik, il y a ici beaucoup d'hommes forts, il y a le petit père Petrowitch qui peut soulever trois camarades en plus de sa charge de bois, il y a Schreck, le charretier, et moi, et enfin d'autres encore, tous bien solides et résistants et durs à la fatigue... —Alors? —Alors... En te voyant, toi, le chef, qui es si petit et maigre, je me demandais en moi-même... Il hésita, fixa un œil peureux sur le délégué sarcastique: —Tu ne me puniras pas, camarade? implorait-il. —Dis toujours! —Je me demandais en moi-même: pourquoi est-ce le petit qui commande et les grands qui travaillent, puisque les grands sont plus forts et plus non-peux que le petit? —Et tout heureux de cette remarque "d'il jugea! très comique, le paysan, en se giffant la cuisse, éclata d'un rire énorme.

Kousky, lui, avait haussé les épaules; laissant tomber sur le pauvre diable un regard de pitié méprisante, il prononça: —Tu oublies une chose, c'est que, si, vous les grands, vous êtes forts, nous, les petits, nous sommes intelligents.

—Intelligents? répéta machinalement le moujik. —Oui, insista Kousky, et la force a toujours été inférieure à l'intelligence. En veux-tu une preuve? —Jamais le délégué n'avait parlé si longtemps à un travailleur; outre qu'il était, ce jour-là, d'assez bonne humeur, la naïve observation du moujik avait excité dans son esprit de primaire triomphant le besoin avide de célébrer ses mérites, fût-ce au vis-à-vis d'un interlocuteur convaincu d'avance.

—En veux-tu une preuve? reprit-il. Sur une pile de bois voisine qui offrait une surface horizontale, il appliqua sa main droite bien étendue à plat. Puis, au moujik qui le contemplait avec une attention religieuse, il ordonna: —Donne un coup de poing sur ma main, de toutes tes forces! Le paysan, effaré, recula. —Oh! camarade commissaire, mais je te briserai la main, voyons! —Frappe, tu verras après! —Non, tu me feras châtier, j'en suis sûr!

—Je te garantis que tu ne risques rien... Allons, frappe, c'est l'ordre! Du moment que le commissaire disait: c'est l'ordre, il n'y avait plus à discuter. L'homme leva son poing fermé et l'assena de toute sa vigueur sur la main étendue... Mais cette main s'était prestement retirée, le poing ne rencontra que la rugueuse surface de bois et le moujik eut une grimace de douleur.

—Tu vois, dit en riant Kousky, tandis que l'innocent colosse, l'air hébété, secouait son poignet tordu, tu vois: tu as été fort et moi j'ai été intelligent. Voilà la différence! Les surveillants sifflaient la reprise; Kousky s'éloigna et la candide victime de sa plaisanterie dut se remettre au déchargement, malgré sa main toute endolorie et gonflée. Sans cette luxation, le moujik eût probablement vite oublié l'ingénieuse leçon du délégué, mais la douleur persistante le contraignait à y penser tout le reste du jour. Il faut croire que, peu à peu, la vérité pénétra sa massive cervelle car, la nuit venue, au moment de regagner le dortoir commun, il n'avait qu'une hâte, comme tous les élus de fraîche date: trouver à son tour quelqu'un à convertir et lui transmettre le flambeau de la démonstration qui l'avait si violemment éclairé.

Penché vers son voisin de grabat, le charpentier Dimitri, le plus remarquable buveur de vodka du district, il lui dit: —Petit frère, je sais pourquoi, nous qui sommes forts et bien portants, nous devons obéir à des gens faibles comme le délégué Kousky. —Ah! fit Dimitri d'un air vague. —Oui... c'est parce qu'ils sont intelligents, voilà tout! —Ah! —Tu vas comprendre la chose, petit frère, c'est très facile. Regarde-moi bien! Il chercha autour de lui où il put, ainsi que Kousky l'avait fait, déployer sa main grande ouverte. Malheureusement, le dortoir ne renfermait rien que les paillasses jetées sur le sol. Contrarié dès le début de son apostolat, le moujik eut une hésitation... Mais, le zèle l'emportant, il reprit: —Regarde-moi bien! Sur sa propre tête il étala sa main, telle une collette, et poursuivit: —Donne-moi un grand coup de poing sur la main, très fort! Docile, Dimitri obéit: son poing massif se leva et s'abaisa, aussi pesant qu'un marteau. Mais le professeur d'intelligence veillait: au bon moment il retira sa main, reçut le formidable coup en plein sur le crâne et tomba raide mort.—Georges Delamare.

IDEE SOMPTUEUSE

Le papa qui envoie son petit garçon de 5 ans mettre une lettre à la boîte, lui recommande bien de ne pas oublier de mettre un timbre. Trente minutes se sont écoulées, enfin le petit garçon arrive. Père.—As-tu trouvé la place, mon chéri? —L'enfant.—Oui, papa, j'ai vu des hommes mettre leurs lettres dans une petite craque. Père.—C'est bien, et as-tu mis un timbre? —L'enfant.—Oh! non, j'ai attendu que personne regarde et je l'ai mise pour rien.

TIMIDITE

Un jeune garçon qui était très gêné, surtout avec les filles, décida un soir d'aller veiller avec une gentille demoiselle, mais comme il n'était pas parlant, et répondait seulement par quelques mots timides: —Oui... Non... ah!... etc., à tout ce que lui disait la jeune fille.

Vers 11 heures, il s'aperçut que la demoiselle avait une plume sur elle, et il lui dit: —Mademoiselle, vous avez une plume sur vous. —Ce n'est pas surprenant, répondit-elle, il y a assez longtemps que je suis près d'un dindon.